

opinion. Est-ce Claire qu'il aime ou les millions de l'héritière qu'il convoite et dont il veut s'emparer ? Ah ! il y a là un mystère, une œuvre ténébreuse, comme je l'ai dit, dans laquelle le baron joue son rôle.

Elle se redressa brusquement et s'écria, les yeux étincelants : — Je saurai ! je saurai !

Puis, la tête dans ses mains, elle réfléchit pendant quelques instants.

Elle se le a, sortit du salon, traversa ses appartements et descendit à l'office où les domestiques s'étaient de nouveau réunis.

La salle, tout à l'heure bruyante, pleine d'éclats de voix, devint silencieuse à l'apparition de Mme Beaugrand, qu'on ne voyait jamais à l'office.

Mes amis, dit-elle, je suis contente de vous trouver tous ici ; j'ai une recommandation à vous faire : je désire que vous ne parliez ni à M. Beaugrand, ni à ma fille, ni à personne de la visite que j'ai eue aujourd'hui.

Les domestiques s'inclinèrent, et le maître d'hôtel répondit :

— Madame peut être sûre de la discrétion de tous ses serviteurs.

C'est bien. Maintenant, si cet homme se présentait encore ici, ou à Paris, quand nous y serons, il ne serait reçu sous aucun prétexte.

— Pour cela, comme pour toute chose, madame peut compter sur nous, dit encore le maître d'hôtel.

— Si madame me permettait... fit le cocher en s'avancant.

— Vous pouvez parler, François.

— Eh bien, madame, quand la cloche du concierge a annoncé la visite de ce monsieur, nous étions tous ici, comme en ce moment, et, précisément, c'était de lui que nous parlions.

— Ah !... Et à quel propos ?

— Nous disions qu'il devait avoir quelque mauvaise intention, attendu que ça ne disait rien de bon de le voir rôder au tour du château si souvent.

— Si souvent ? fit Mme Beaugrand.

— Mon Dieu, oui, madame, et, comme moi, plusieurs de vos serviteurs ont pu remarquer ses allées et venues, de même que ses allures suspectes.

— Ainsi vous l'aviez vu plusieurs fois.

Oui, madame, répondit le valet de chambre, et si l'on ne nous a point parlé de cet individu, c'est que monsieur l'avait défendu.

— Y a-t-il longtemps que vous l'avez aperçu la première fois ?

— C'est François qui l'a vu avant nous.

Cela remonte à plusieurs mois, madame, dit le cocher, je me souviens bien de l'époque. Mlle Dubessy était au château. La jeune femme ne put s'empêcher de tressaillir.

Ces paroles semblaient confirmer ce qu'elle pensait.

Le valet de chambre reprit :

— Madame n'a pas oublié, sans doute, que mademoiselle a rencontré un jour, dans le parc, un homme qui l'a fort effrayé, on a supposé que c'était un braconnier, mais nous sommes persuadés que ce devait être l'individu en question.

Mme Beaugrand était devenue très pâle.

— Hier, madame, dit le cocher, j'ai revu cet homme, et je ne doutais guère qu'il se présenterait aujourd'hui au château.

— Je comprends, se dit la jeune femme. Il guettait le moment où je serais seule.

Et tout bas elle murmura :

— Le misérable !

Mes amis, reprit-elle à haute voix, n'oubliez pas mes recommandations, et si vous voulez m'être agréables, ne parlez plus jamais de cet homme. Du reste, j'espère que vous ne le reverrez. La façon dont je l'ai reçu ne l'engagera pas à faire une seconde visite.

— Est-ce que madame sait qui il est ? demanda le maître d'hôtel.

— Je l'ai connue autrefois, alors qu'il avait été forcée de quitter la France. Pour lui et pour tous ceux qui l'ont connu, il aurait bien fait de ne jamais revenir.

Mme Beaugrand fit de la main un signe gracieux aux domestiques et sortit de l'office.

* * *

Au château de Grisolles, Edouard Label travaillait, mettant tout son talent, tout son cœur à l'œuvre qu'il avait entreprise. Le travail marchait bien, l'artiste était content.

— Vous ne serez pas considéré à Grisolles comme un étranger, mais comme un ami, lui avait dit la jeune châtelaine.

En effet, la belle jeune fille et son tuteur, beaucoup moins grognon, avaient pour lui les plus grandes attentions, et les domestiques lui témoignaient beaucoup de déférence.

Edouard, assurément, se sentait flatté de tant de cordialité et d'amabilité, mais il trouvait qu'on faisait trop pour lui, et souvent il en était confus.

Vif et spirituel dans une causerie légère, il était également brillant dans une causerie sérieuse.

La jeune fille était charmée, et le vieillard s'étonnait d'une telle maturité d'esprit qui, on le sentait bien, n'avait pas encore cette expérience de la vie que l'on n'acquiert qu'avec l'âge.

— Décidément, Claire, disait Mme Darimon à sa pupille, M. Edouard Label n'est pas un homme ordinaire, il m'enchanté, ce garçon-là ; ma parole d'honneur, je crois qu'il m'a ensorcelé.

Pour toute réponse, la jeune fille se contentait de sourire.

Mais, intérieurement, elle était ravie ; Edouard était son cousin, elle se sentait fière de lui.

VI

INTIMITÉ

Edouard Label avait été extrêmement sensible à une des attentions de Mlle Dubessy concernant son linge et sa garde-robe.

Son linge blanchi lui était rendu chaque semaine après avoir été scrupuleusement visité par la lingère du château, laquelle, tous les samedis, passait en revue les effets d'habillement du jeune homme, ayant reçu l'ordre d'en prendre soin à l'égal de ceux de M. Darimon.

Edouard, de ce côté, n'avait donc aucune préoccupation.

Comme nous l'avons dit, le travail de réparation des peintures marchait bien.

Des choses admirables, qui paraissaient ne plus exister, — car elles étaient devenues à peu près aussi invisibles que les étoiles nébuleuses du firmament, — reparaissaient dans toute leur beauté, grâce à des lavages soigneusement opérés.

Grâce aussi à l'emploi que l'artiste savait faire des couleurs et à sa science du dessin, un bras ou une jambe ou seulement un pied était rendu à un personnage, un doigt à une main, une oreille à une tête, un œil ou un nez à un visage, etc., etc.

Les gerçures, les éraflures, les déchirures, les trous disparaissaient, les parties rongées par la moisissure ou les vers étaient réparées, remises en état avec une extrême délicatesse.

C'était plus qu'un rajeunissement, c'était comme une résurrection.

Quatre fois, cinq fois dans la journée, Claire venait voir Edouard, causer avec lui, en le regardant travailler.

D'abord elle s'était fait accompagner, chaque fois, par Julie ou M. Darimon, évidemment pour ne pas se trouver seule avec le jeune homme. On aurait pu croire qu'elle craignait de donner prise à des propos malveillants, il n'en était rien. Elle obéissait à un sentiment qu'elle-même n'aurait pas su expliquer. Peut-être redoutait-elle que le jeune homme ne prit avec elle trop de liberté ou qu'elle ne devint elle-même trop familière avec lui.

Mais ayant au plus haut degré le sentiment des convenances, Edouard savait, et cela avec un tact parfait, maintenir les distances entre elle et lui. Il aurait considéré comme une faute des plus graves de sa part d'être la plus agère familiarité.

D'ailleurs c'était un culte qu'il avait pour elle, il la respectait comme une divinité.